

Parle à mon corps



Vincent Bourseul

L'un-e

L'un-e — Éditions imaginaires
978-2-9576663
Vincent Bourseul
6, passage Sainte Avoie 75003 Paris

Tous droits réservés © — Vincent Bourseul

vincent.bourseul@gmail.com

<http://www.vincentbourseul.fr>

Prix de vente : libre circulation

ISBN : 978-2-9576663-3-1

Dépôt légal, septembre 2023

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

Parle à mon corps

Marc, homme transsexé et pédé, vit à Paris. Tourmenté par des questions d'actualité, Marc se débat comme iel peut dans les malentendus ambiants à propos de la sexualité, de l'identité, des minorités, de l'amour en ce début de troisième millénaire. D'une rencontre délétère avec Paul, homme cisgenre et gay, iel doit penser et interroger à nouveaux frais le fantasme, le sexe, le désir, la jouissance... pas sans les autres, pas sans l'inconscient, avec l'écriture. De Paris à L'île du Levant.

Aux herbes folles, toujours.

L'auteur	6
Liminaire	7
Roman épïcène et scriptique	8
1 — Tristes culs	10
2 — Journal de bord	36
3 — Paul le Piètre-apôtre	59
4 — Sex-club	83
5 — Lettre à Lalla K. — R.	108
6 — Chez l'analyste	132
7 — La nuit de la Maîtresse	163
8 — Sex-club encore	181
9 — Crucifiés	209
10 — Salut naissant	228

L'auteur

Vincent Bourseul, né en 1976 (46 ans) en Bretagne, vit à Paris depuis la fin des années 1990.

Ancien travailleur social et éducateur de rues en toxicomanie, il pratique la psychanalyse à Paris depuis 2008.

Docteur en psychopathologie clinique et psychanalyse, il enseigne durant quelques années, puis démissionne de l'Université en 2016.

A publié

Le sexe réinventé par le genre, Éditions Érès, 2016.

Du divan au fauteuil, L'un-e, 2021.

Frères d'âmes ou La Communauté dépassée, L'un-e, 2021.

Liminaire

Parce que je suis dépositaire de paroles savantes venues des autres vivant-e-s autour de moi, je dois écrire.

Parce que j'étais dépositaire aliéné des non-dits des autres vivant-e-s autour de moi, j'ai dû parler d'abord.

Parce que j'ai tenté de dire, en parlant, j'ai fini par savoir certaines choses, dont il n'est pas pensable qu'elles ne puissent pas être adressées à autrui, à quiconque, à tout le monde et personne.

Parce que j'ai peut-être deux ou trois choses à soutenir, à transmettre, lorsque je peux me taire pour écouter seulement, et écrire, et moins dire.

Parce qu'il n'y a qu'à tordre la langue, l'étreindre avec amour, pour s'enseigner.

Parce qu'il faut bien tenter, et faire semblant, de fabriquer un premier roman, pour accéder à la possibilité vraie d'en écrire un, un jour.

Voici une trace, sans conclusion.

Roman épicène et scriptique

L'écriture est plus complexe que la littérature, l'inconscient porte ce savoir; la Littérature peut être une simplification de l'écriture. Aussi, la forme du texte accueillant l'Écriture en matière n'est pas celle qui l'en informe. Grâce à quoi la facture de l'écriture se trouve accueillie par le Texte qui la renseigne et l'informe sur la vie.

Il faudra lire en profitant d'abord de la gêne, des lourdeurs, des effets de styles inutiles témoignant du dire initial de Marc, pour explorer les modifications de l'énonciation telles qu'au dire neuf elles paraissent. Ceci racontant, par le narco-texte, les transformations du sujet au-delà des modifications subjectives, de ses choix rendus accessibles et cessibles.

Ainsi s'opposent les écritures telles que repérées sous les noms d'universitaire, d'auto-fiction, de journal, de roman, de libre association des pensées, d'essai, de correspondance épistolaire : toutes témoignant d'un élément, au moins, relatif aux interprétations et constructions repérables chez Marc.

Ainsi, un peu de *la guerre des sexes* s'y laissera voir, un peu des jouissances qui convoquent et se trahissent s'y imposera, un peu de l'ambiguïté de la matière contre la forme, et jusqu'au non choix de style s'y opposera au confort du corps pour les lectureuses. Un texte comme un intermédiaire entre deux rives, sexuelles et littéraires.

Marc se réveille dans le lit d'un autre, il est allongé auprès d'un garçon endormi, son amant de la nuit. La lumière du jour n'est pas assez forte pour éclairer l'intérieur de la chambre par la fenêtre sans rideau. Seule la lueur de l'aube y pénètre, suspendue entre la nuit pleine et sa fin matinale.

Est-ce la fin de la nuit, s'interroge Marc, qui n'a pas la moindre idée de l'heure qu'il peut être? Une conséquence de celle passée avec ce garçon qui dort à poings fermés à ses côtés. Il se sent fatigué, à peine sorti du sommeil.

Il pourrait être déjà dix heures du matin ou bien seulement quatre heures. Impossible d'en être sûr sans regarder une montre ou un téléphone. Son corps ne lui donne aucun ressenti assez fiable pour estimer la progression de la pendule. Les autres jours de la semaine, il ouvre les yeux avant son alarme.

Cette fois, c'est différent. Ce matin, il tangué, il est désorienté. Comme une embarcation de fortune chahutée par les vents, entre ivresse et petit coma, restes d'alcool et petite mort. Il referme ses yeux. Il est encore saoul d'alcool, hébété par les effets, après-coups, de la 3-MMC.

Dire que Marc est fatigué, c'est peu dire. Après avoir œuvré, plusieurs heures durant, avec énergie, à la liquidation de la

pulsion, à l'épuisement du désir et à la pétrification du fantasme, il est rincé.

L'autre dort.

Marc doute de sa propre présence. Il lui reste cependant assez de force pour se concentrer sur ce qui va bien, rassembler les morceaux épars de lui-même, et tenter d'éviter les petits gouffres qui jalonnent ces chemins du réveil pareils à toutes les sortes de gueules de bois déjà traversées, pleines de pensées ensablées qui donnent à ces matins la couleur d'un monde sans fin.

Son compagnon de la nuit dort sans bouger, sous le drap de lin et de coton bleu, couché sur son flanc droit, face à Marc. Il est beau, et grand. Sa respiration est discrète, régulière. Sa peau claire est parsemée de grosses taches rousses, sans doute de la tête aux pieds, Marc ne se souvient pas des détails. Il n'est pas tout à fait roux, peut-être blond orangé. Sportif, c'est évident, avec ses muscles denses et fins. Il est bien taillé, en plus d'être très bien monté. Un très beau mec, pense Marc devant ce tableau.

S'il se réveille, il faudra parler. Et avant cela, il faudra remettre le couvert, baiser encore. Ce pourrait être plaisant, sauf qu'en plein jour il faudra parler, après le sexe. Parce qu'il faudra refaire du sexe, pas le choix. Ce qui s'est produit cette nuit les y oblige et les convoque, la parole ne peut pas déjà venir, il lui faut une zone de régulation, un temps de latence, seul capable de remettre en selle ces deux-là, éreintés, mais vivants. Le sexe, une fois de plus,

sera employé, à tort, pour ce qu'il ne sait pas faire : laisser s'établir un rapport entre deux.

C'est tout l'inverse qui se produit toujours. Alors ils feront semblant, comme toujours, comme tout un chacun.

S'attendrir au réveil, devant le spectacle, souvent doux, de l'amant ensommeillé rêvant à ses choses, tandis que l'aimé le contemple avec tendresse, est une de ces récompenses du jour qui vient dont il ne se lasse pas. Toujours délicieux, cet instant du jour naissant est une merveille de naïveté, comme une peinture très colorée.

Même si la chose est une gageure; car avec le jour naissant, les désinhibitions nocturnes de la fête laissent souvent la place à des petits désagréments, en contrecoups, lorsque chacun doit reprendre possession de ce qu'il était avant l'ouverture de cette parenthèse, plus ou moins enchantée. Les hardiesses de la veille sont souvent chassées par les réserves timides; les prétentions narcissiques remplacent vite les facilités relationnelles. Sans oublier l'odeur, l'odeur de la nuit, acre au réveil, qui témoigne de la satisfaction atteinte et de la fatigue, qui dit à elle seule, Au revoir.

Quelques bribes de la soirée lui reviennent en mémoire, le rendez-vous fixé en fin de soirée, après un échange de messages, son arrivée chez ce garçon dans le onzième arrondissement de

Paris, la discussion sur le canapé du salon, la visite de la terrasse puis celle de la cuisine, du bureau, de l'entrée et de la chambre à coucher où se fixa la fin de la visite et le début de leurs ébats.

Marc était chez lui, dans le Marais, pour la soirée lorsqu'ils sont entrés en contact avec une application de rencontre, il n'avait pas dîné. Lui était au restaurant, avec des amis, et bien décidé à rentrer chez lui accompagné, lorsqu'il aurait laissé les autres convives partir vers leur destination après le repas. Un samedi soir comme tant d'autres, quand le hasard fait bien les choses, que les envies de tendresse, de sexe et de rencontre dansent sur la même piste.

Une bonne soirée, c'est sûr. Qui oserait dire le contraire ? Ils ne voulaient pas dormir seuls. Ils espéraient, l'un et l'autre, rencontrer un amant pour la nuit. C'est chose faite.

Pas de quoi, cependant, se prosterner religieusement comme devant *L'homme nu assis*, d'Hippolyte Flandrin, peint la tête sur les genoux, courbé sur lui-même devant la mer, entre nostalgie et tendresse illimitées, que tant d'hommes ont collé sur les murs de leur chambre à coucher, après qu'ils aient eu trente-cinq ans. Pas question de succomber outre mesure à la mollesse des sentiments à cet instant, toujours prêts à investir les fonds perdus de l'adhésion amoureuse quand elle prétend, prétentieuse et lisse, réunir ces âmes soi-disant séparées par la vie.

Marc a déjà vécu cette scène tant de fois. Les draps ont toujours la même forme à cette heure-là, celle des corps absorbés par la nuit, que le matin laisse froissés à jamais si nul amour ne vient sauver les impétrants. Il sait les options disponibles. Soit le corps de l'un fait déjà partie de l'autre tel qu'il existe au-dehors de lui-même, et réciproquement, alors le risque amoureux est total, soit l'autre a mis la main sur le corps de l'un tel qu'il est un corps au-dedans de lui-même, et la passion le tuera de s'être laissé prendre sans vouloir savoir ce qu'il avait à donner. Et pour tous les autres cas, non prévus par cette théorie personnelle implacable, ce sont de simples plans cul dont il faut se débarrasser dès que possible, voilà tout. C'est là le tout de la théorie de Marc sur les rapports du sexe et de l'amour, et de leurs conséquences sur la vie des humain-e-s, sur ce que beaucoup nomme la différence des sexes dont il a repensé, à sa manière, une nouvelle théorie pour le siècle à venir.

Plus Marc se réveille, plus il aimerait être déjà rentré chez lui. Comme toujours, il est trop réveillé, il a trop de questions dans la tête. Et puisque cette chambre ne respire ni le risque d'amour ni le sortilège de la passion, alors mieux vaut partir.

Mais les conditions ne sont pas réunies. Pour sortir de ce lit, de cette chambre et quitter, enfin, cet appartement, il faudrait laisser ce garçon dormir, éviter les paroles du lendemain, emporter nul souvenir, oublier tous les gestes, les caresses et les frissons en

passant la porte. Il faudrait surtout être un peu acrobate, car Marc n'est pas du bon côté du lit. Le garçon a pris la place la plus proche de la porte, comme un gardien du sommeil prêt à se défendre contre une agression extérieure. Marc est collé au mur, avec cet immense corps d'athlète endormi devant lui. Il est coincé.

Le bras tendu vers la table de chevet, par-dessus la tête du garçon, pour mettre la main sur sa paire de lunettes, Marc cogne le plateau en marbre. Ses lunettes sont là, la douleur aussi.

Risquant de s'en sortir en passant par le bas du lit, il se déplace petit à petit, comme un ver de terre. Il sort bientôt une jambe, en la glissant sous la couette et cherche le sol avec son pied qu'il pose, sans bruit, sur le parquet verni. Une étape franchie, pense-t-il, vers sa liberté : quand la porte sera close, qu'il aura atteint le bout du couloir, l'ascenseur, le dehors, le métro. Même le métro, un dimanche matin, sous les lueurs blafardes et les regards noirs des voyageurs, le soulagera de la peine qu'il y aurait à s'éterniser dans cette histoire qui n'a pas commencé, qui ne doit pas commencer, qu'il faut finir dès avant qu'elle ne débute. Alors il aura l'opportunité, croit-il, d'oublier le prénom et le pseudo et le numéro de portable de ce mec, enregistrés quelques heures plus tôt, dans une orthographe éthylique, parmi ses Contacts, qu'il laisseraient d'ailleurs s'afficher très longtemps, sans effet, sur son écran de téléphone quand ce garçon l'appellerait, parce qu'il ne répondra pas. Ça, il le sait.

L'autre dort. Marc sait qu'il faut partir, et c'est pour cela qu'il s'est réveillé spontanément, tôt. C'est aussi à cause de son habitude d'avaler son antidépresseur le matin, dès le réveil. Depuis le temps, la Paroxetine fait partie de son ADN. Ça date depuis le jour où il a découvert et éprouvé cet écart structurel, fondamental qui se tient entre les êtres-parlant-e-s. Ce malentendu foncier dressé entre les corps, il le sait exister depuis toujours même s'il ne se souvient pas de son incidence historique. Il a dû adoucir sa chimie personnelle pour tenir debout, quitte à adopter quelques médecines officielles et d'autres plus artisanales en guise de défense où ses habituelles protections psychiques ne le soutiennent pas.

Marc nourrit en lui cette capacité maléfique de renoncer au lien à l'autre par libéralisme : le seul programme politique en vigueur dans cette époque de communication qui fait passer les reflets pour des images, les *tweets* pour des paroles, les *émoticons* pour des émotions, les lettres affichées pour des écritures. Et cela se paie. À l'ombre de ces faux miroirs, lui comme tous les autres n'a déjà plus la moindre assurance du moindre pixel qui faisait autrefois son portrait. Son image est défaite, détricotée. Plus il croit la détenir, plus elle lui échappe. Son allure est défaite. Il s'est déconstruit, l'espace virtuel et numérique l'a atomisé. Le sait-il ? Il n'est pas seul dans ce cas. Plus personne ne paraît savoir qu'à trop voir ils et elles perdent le regard dans ces prémices du *ghosting*.

Le virtuel a un prix, celui de l'image en propre, de l'image propre et des perceptions qui lui sont liées, hélas. Qui peut se supporter, dans tous les sens du terme, sans une image de soi un peu fiable, négociée, mais stable? Voilà qui s'ajoute et provoque aussi son désarroi, sa confusion mentale récurrente, sa dysphorie.

Marc veut et peut oublier tout cela, en particulier ce qui vient de se passer, l'évacuer de son esprit. Faire que le souvenir de cette soirée ne se constitue ni ne s'imprime où que ce soit. Ni dans le téléphone, ni dans la mémoire, ni dans un regard ou pire, dans un sourire. Il veut croire encore qu'il sait échapper au risque de l'autre quand il se présente, qu'il sait dire ce qui de l'Éros ou qui de Thanatos l'invite à se mettre à l'abri ou prendre des risques quand il le faut, qu'il sait ce qu'il fait lorsqu'il se jette dans les affects ou qu'il renonce, le plus souvent, à tout tourment sentimental.

D'autant que Marc est encore jeune, il n'a que trente-sept ans, la vie le surprendra, sur toutes ces questions, il y aura des changements. Il finira, peut-être, par prendre le risque d'avoir à changer la housse de couette à deux, de remplir le réfrigérateur avec des provisions pour la semaine, à deux. Cela se produira, sans doute, parce qu'il y a chez lui cette sorte d'appel, visible dans ses gesticulations mentales et sociales, qui le conduit, irrémédiablement, vers le point le plus aveugle de son désir : vivre à deux, dont il faudra dire, un jour, combien de personnes cela concerne.

Et s'il allait voir un peu, Marc, de l'autre côté du miroir, comme Alice et son Pays des merveilles? Peut-être pourrait-il prendre ce risque fou, de conquérir sa liberté d'être enseigné du sujet qui le détient en son cœur inconscient? Aller voir au-delà du texte apparent ce qui l'invite à faire un pas de plus, à écrire une page de plus? Peut-être.

Pour le moment, Marc ne veut rien savoir sur le savoir, et encore moins sur le non-savoir, même s'il s'exerce, parfois, à écrire sur la pensée et ses malheurs, sur les tensions du sexe et de l'amour notamment, avec l'espoir d'attraper quelques bouts de sens.

Pour le moment, ce n'est pas son fort, l'écriture, il galère pas mal.

C'est laborieux, court, baroque, ampoulé, mais il a besoin d'écrire. Il râle de ne pas savoir écrire d'emblée parfaitement, comme si cela était possible, imaginaiement au moins, et refuse tout autant d'avoir à faire l'effort d'éclairer ses pensées, ses paroles, ses écritures. Ce qui ne l'empêche pas de viser l'énonciation la plus pure possible, s'il peut l'atteindre un jour : la netteté de l'idée articulée au bien dire, quel objectif. Il hésite donc, encore un peu, il attend, comme savent si bien le faire les potentiels, qu'ils soient bas ou hauts c'est du pareil au même, histoire d'être sûr, un jour, qu'il est trop tard pour toujours : à force de, un de ces jours, je vais m'y mettre... Ah, bah, trop tard.

Qui pourra lire ses journaux intimes et ses tentatives d'écritures verra comme cela condamne l'être humain-e d'être à ce

point pris-e dans le langage, et éprouvera, dans sa chair, ce que c'est de modifier, au plus profond de soi, sa manière de tenir debout dans la vie donc ses libertés d'écrire, de dire, de regarder, d'aimer. Car c'est le lot de chacun-e de repérer la nature profonde de ce qu'il a à connaître en son for intérieur. Quitte à se perdre durant ses déambulations intimes, quitte à être désorienté-e. Et à cela, nul ne peut dire que Marc ne joue pas sa part. Il chemine cabossé entre une tentative et une pensée, un renoncement et un souvenir, puis une autre tentative.

Souvent, le texte qu'il écrit le devance de quelques pas sur sa route. Alors ça le renseigne de se relire, sur ce qu'il ne savait pas qu'il savait en un sens. Comme s'il avait à rejoindre son propre texte dès lors que celui-ci devient un écrit. C'est d'ailleurs un phénomène un peu étrange au premier abord, que cette sorte de prémonition de l'écrit sur l'avenir de l'être vivant-e. Non que le destin décidé s'y laisse lire, mais bien mieux la structure du langage telle qu'elle détermine l'être-parlant-e autour de ses chaînes signifiantes, toujours changeantes, toujours renouvelées, toujours éloignées d'elles-mêmes pour laisser se glisser le temps du sens dans cet écart subjectif où l'inconscient se donne à voir, fait rare. L'on s'y reconnaît d'y être dit par le dernier terme de la phrase, toujours. C'est la loi signifiante, c'est une damnation incombant au sens, qui n'allège pas l'être de ses fébrilités intérieures bien qu'elle lui fournisse de quoi vociférer, se plaindre de son sort. À rebours, toujours, le sens s'invite dans le sillage des

lettres et s'oppose à l'autre. Ça donne de quoi gueuler, et c'est une occasion de dire, essayer pour le moins.

Marc le sait. Il ira voir ce qui se cache dans son esprit. Il reprendra le chemin de son inconscient. Sa première et dernière tentative d'analyse ne l'a pas convaincu, mais la persistance des questions depuis lors, suspendues dans son esprit, toutes à l'attention de son analyste lui indiquent, à minima, que l'affaire a bien été engagée à défaut d'avoir pu se développer ensuite. Au mieux, elles sont un encouragement à y retourner pour de bon. Elles sont sans doute une heureuse insistance en comparaison de certaines autres persistance douloureuses. Ceci sous l'impulsion, sans contestation possible, de ce qu'il vit depuis quelque temps, depuis qu'il tente le coup de rencontrer un mec en enchaînant les plans.

C'est que rencontrer l'autre est toujours une relance intime de la question de l'un, qu'il faut bien reprendre à son compte, comme toutes les fois où elle a pu sembler échapper puis reparaître, mais n'a révélé que la distance entretenue entre elle et nous-mêmes. Rêver d'être à deux alors que l'on doute parfois d'être un.

D'ici à ce qu'il puisse tenir une pensée efficace et créative, si cela peut arriver un jour, à l'écrit, sur ces questions si graves et si sérieuses dans une vie, il sera vieux. Marc n'a jamais fait confiance en ses capacités intellectuelles. En attendant, privé de cette pensée

soutenue par le travail du texte, à son défaut d'assurance psychique ou mentale répond l'action qui peut traiter le temps par la nécessité du mouvement, histoire de ne pas le figer et risquer l'angoisse la plus profonde. Agir pour ne pas périr.

Il est si sûr d'avoir à s'enfuir, littéralement, de cette sorte de scène de crime commis ou subi, qu'aucune autre chose n'importe sauf son exfiltration. Partir, quitte à abandonner toutes traces de quoi que ce soit, quitte à se perdre un peu en chemin, ne plus être là, être ailleurs, quoi qu'il en coûte. C'est la seule perspective.

La magie de l'instant n'a pas éclos. Est-ce si terrible, de s'éveiller près d'un inconnu sans rien vouloir de la suite? Ou bien n'y a-t-il pas, au contraire de sa première impression, les conditions d'une rencontre, improbable ou amicale, voire neutre, qui l'inviteraient à conduire ses pas dans une histoire à découvrir?

Il s'interroge. Il se propose d'adopter, un court instant, la légèreté. Il pense à ce que serait l'insouciance s'il l'a pratiquait plus souvent, s'il lui était possible d'accueillir ce qui vient dans l'existence sans cette inquiétude incommensurable qui l'habite chaque seconde. Vivre les heures présentes, espérer les suivantes, se régaler de ce qu'il y a à prendre. C'est super, sur le papier, l'idée est belle, tellement belle. Patienter de sa seule présence et vivre l'à venir inconnu...

Waouh! Sûr que non, évidemment. Il faut se tailler d'ici! Se sauver, c'est tout.

Tout à coup, Marc est submergé par la colère et la tristesse, toutes adressées vers ce garçon qui dort dans le lit, qui ne s'éveille pas. Une vague d'agressivité lui monte à la gorge, prête à déferler sur ce corps endormi. Cette fois, son humeur est très basse. Sans grief précis, mais avec la rage de la destruction en lui, il voudrait lui dégommer le portrait, lui régler son compte vite fait, l'étouffer dans l'oreiller trop confortable, tout simplement.

Il sanglote à présent.

Bien loin de se débrouiller dans les sombres couloirs du désir, Marc répète les mêmes conneries, en boucles bien samplées, c'est sa spécialité. Cela le rend plus que triste, le porte à l'exactitude du désespoir.

Pourquoi être venu se faire baiser, ici, se demande Marc, par ce mec sans intérêt, bien qu'un peu sexy ? Ils étaient assez ivres, il y a encore quelques heures, pour concrétiser leurs ébats, ce qui constitue dans ce siècle une raison suffisante, bien qu'elle n'en soit pas une au fond. En particulier avec ce garçon qui, une fois assez bourré a pu vouloir se faire un vagin de mec, désirer un mec à chatte.

Et avec des refrains de romantisme *so cheap* en plus, Ce qui compte c'est la rencontre, moi avant tout j'aime la personne, tu

vois, même si je ne t'aime pas vu qu'on se connaît pas, disons pas encore... parce que tu comprends que pour aimer se connaître est nécessaire... c'est le *feeling* qui compte... bla-bla-bla... vomis.

Alors qu'en fait, t'avais juste envie de baiser un mec-trans, vu que ça te réconcilie avec de cette version patriarcale et dégueulasse de Freud, aussi immonde que courante, mais conforme à ton fantasme, que ton analyste a dû incarner pour toi quelques années, afin de te soutenir dans le transfert, avant de mourir dans son fauteuil, mourir d'ennui, cela va sans dire, vu ton immaturité affective et sexuelle. Toi? Faire une analyse? C'était perdu d'avance, j'en ai la preuve. Parce que me faire jouer cette partition de films pornos avec des trans – que t'as regardé en guise de tutoriels —, dans une mise en scène de ton cru, au point que je veuille me pendre pour échapper à cette hémorragie de pensées sanguinolentes que ton art du sexe m'oblige à laisser se former dans ma tête, afin que mon cerveau puisse croire que tout n'est pas perdu encore, je crois que c'est suffisant.

Tout comme toi, tu es suffisant, pas davantage.

Ce ne sera jamais un bon souvenir, ni pour toi et encore moins pour moi. Ce sera ton épitaphe, si je m'en sors. Me faire ce coup là, avec l'assurance du baratineur de pacotille, autorisé de ma complicité masochiste, mériterait le plus spectaculaire des crimes, en remerciement. Entre *You* et *Dexter*, il doit bien y avoir une petite place pour un nouveau *Bloody Boy* dont je serais l'incarnation, le tueur principal. Je me sens avoir des envies de

Trans Psycho. Pour occuper mes samedis soirs, en voilà un projet, Madame Sata réinventée.

Pourquoi? Mais pourquoi donc?... se demande Marc, un bras en l'air, avec ses lunettes dans la main, un pied sur le tapis, l'autre recroquevillé sous son cul, pourquoi être venu ici avec lui? Et se retrouver envahi de toutes ces pensées dévastatrices. Il se sent encore plus idiot que fatigué, dans cette position de demi-échappé. Et inquiet d'avoir pour travail d'une vie à se sortir de ses impasses affectives et sexuelles, typiques, mais singulières, paradis de la récidive qu'aucune transition ni sociale ni sexuelle ne disperse.

L'autre dort, et sans doute, n'en a que faire des tergiversations de Marc, ce qu'il est, ce qu'il n'est pas. Puisqu'il dort, c'est peut-être que tout va bien pour lui.

Il a un chat, et il a faim le matou. Un Ragdoll, c'est sa race. Pas tout à fait un Siamois, ni même un British ou un Persan, le Ragdoll est un chat gay, pense Marc. Comme un antalgique sur une migraine, le chat gay dissout les noirceurs de la solitude, exactement comme la drogue gay dissout le désir dans les jouissances actuelles sucrées à l'aspartam du Chemsex. Il emballe le tout, le chat gay, la misère d'apparat et les souffrances sincères, et planque tout ça au fond de la litière.

C'est un chat passe-partout, le chat gay. Il ne fait peur à personne et se laisse confondre avec n'importe quoi d'autre. Un ni vu ni connu bien commode dans ce monde unifiant. Interchangeable à l'envi, confondu ou dissous. Comme on décorerait son appartement à l'image du catalogue Ikéa; comme on viendrait à la terrasse du Cox avec son mari au bout du bras, pour repartir avec le même modèle en plus neuf; comme s'il fallait toujours relancer l'envie, avant le point de péremption supposé du désir.

Ce chat gay, à lui seul, témoigne de l'insupportable overdose actuelle d'ignorance passionnée, communautaire, contre les vérités sexuelles où ne trouvent pas leurs honneurs les dépouilles des précédents adhérents du Club Méditerranée gay prophétisé par Guy Hocquenghem en son temps, depuis le fond de cette marmite homosexuelle aux odeurs de marécage : l'Histoire subit autant de démentis de la part des minorités que du grand reste. Un chat à caresser le soir ou la nuit, un court instant, pour être moins seul, un court instant, entre deux solitudes ensevelies par le temps, entre mille amnésies que rien ne justifie.

C'est aussi une grosse chose toute molle, un mini édredon mâle de sept ou huit kilos, d'après les estimations nocturnes de Marc — alors que la bête n'envisageait pas de laisser s'endormir —, un animal de compagnie assez imposant, si bien nommé Patate, qui semble bien parti, ce matin, pour continuer son œuvre antipathique.

Que dirait Donna Haraway à cet instant précis? Que c'est tellement formidable de se faire emmerder par cette boule de poils frustrée de ne pas être une star sur les réseaux sociaux?

Marc déteste cette bestiole. Il n'a aucune raison valable de l'apprécier.

Et même si c'est un chat, ce qui est tout de même déjà bien moins pire qu'un chien, cette sorte de sublimation urbaine des pulsions scatophiles autorisant ceux qu'on aime tant nommer propriétaires à se délecter du ramassage de la merde à pleine main, en pleine rue, à la vue de toustes. Faut le faire, tout de même, lorsqu'on y pense. Être propriétaire d'une machine à merde et soumission publique, qu'il faut encore caresser et promener pour espérer faire des rencontres dans le voisinage, avec d'autres propriétaires aux mains salies dont on peut espérer la courtoisie, et peut être un peu plus, si affinités.

Elle dit quoi Donna ? Que c'est une plus-value du capital vivant interespèces? Que nous avons toutes et tous à gagner à vivre entre genres différents, sans craindre de finir en animal de compagnie ou maître d'un puppy?

Donna aime les animaux, Marc pas vraiment. En particulier Patate qui ne se souvient même pas s'être fait jeter durant la nuit, lorsqu'il abusait de son territoire occupé temporairement par un invité de passage.

Des pensées comme des gestes, le chat à peut-être l'avantage de ne pas se souvenir de tout. Même lorsqu'il est pris en flagrant

délit de se lécher l'anus, le chat garde une dignité que ces deux-là n'oseront pas revendiquer, pas aujourd'hui au moins, devant leur miroir, après s'être bouffé le cul comme ils l'ont fait.

Avec le deuxième pied posé sans bruit, Marc, assis sur le bord du lit, regarde par la porte ouverte de la chambre. Les lattes de bois clair du parquet verni sont joliment taillées, et disposées comme il convient pour agrandir l'espace du couloir, des plinthes jusqu'aux moulures en stuc de cet appartement parisien, blanc immaculé d'un bout à l'autre, vu d'ici. Un vrai parquet, qui respecte l'enchâssement des lattes de bois à bâtons rompus, c'est assez rare, même dans les beaux immeubles de Paris.

Marc se sent comme une poche vide.

Quelle attitude adopter pour épaissir son sentiment d'existence réduit à peau de chagrin à cet instant? Quelle piste suivre, au sortir du lit, pour faire tenir debout ce qui n'a plus de vêtement, dont le corps éreinté ne peut plus donner le change? À quelle idée s'accrocher pour ne pas glisser plus loin?

Que faire de sa peau? est une question qui n'a jamais été aussi bien amenée. Insister dans la voie de la répétition, s'acharner sur ce qui ne tient pas, mais en promet comme rien d'autre. Insister plutôt que s'enfuir,... vraiment?

Risquer l'oubli de soi plutôt que l'oubli du sexe partagé, voilà une piste à suivre, pense Marc. Histoire de conserver l'accès à la

jouissance. Et privilégier ce qui est advenu, pour ne plus sentir cette odeur épaisse, faite du mélange de leurs sueurs, de leurs fesses que sa peau diffuse à présent. Risquer l'impermanence de cet instant qui donne de l'intensité à ce qui lui vient à l'esprit. Faire le choix de la récidive, ce palais de la réussite sexuelle et sociale.

Ne pas déjà oublier le sexe, attendre encore un peu, pour voir ce que la vie réserve.

C'est qu'il y'a eu ouverture, celle produite d'avoir, pour le moins, fait connaissance si ce n'est rencontré un garçon plutôt séduisant, malgré tout. Sait-on jamais...

Devenir ce sexe partagé, étendre ce moment jusqu'aux frontières de l'au-delà? Et prendre le risque d'y mourir? Marc connaît bien cette voie. Où le mènerait-elle cette fois-ci? Et s'il y avait une option qu'il ignore encore, inexplorée, capable de l'emmener vers un morceau de bonheur tiède, juste assez tiède. Une manière de ne pas renoncer au jouir, sans laisser trop de plumes au chapeau de l'amant. Partager le sexe, et le reprendre? Est-ce possible?

Marc se demande si la psychanalyse ne lui offrirait quand même pas un peu d'harmonie, malgré ses réticences, avec son œdipe en bandoulière et la domination masculine inoxydable qu'il se traîne pour modèle. Même s'il trouve ça un peu nase d'avoir à se débarrasser de ces questions si *straight*. Quoi de mieux

qu'une pensée réactionnaire comme la psychanalyse, ainsi que l'illustrent tellement d'analystes dans l'espace public, pour raboter ce qui dépasse et entrer dans la quiétude d'une normalisation du désir bien articulé à l'Autre, comme il se doit? Le tout sans contestation outrancière du statut de Papa, et bien accroché au rêve de revenir à l'intérieur de Maman. Ce que les drogues du Chemsex imitent si bien que plus personne n'y pige rien, et surtout, tout le monde s'y met en se bouchant les oreilles pour être sûr de ne rien entendre de cette musique de fond.

Mais pour cela il faudrait retourner en séances.

Qui sait quitter, avec aisance et légèreté, les draps défaits d'une nuit juste passée, et s'en sortir conscient-e de elle-même, pas trop froissé-e, peut bien être exempté-e d'avoir à en connaître. Peut éviter l'analyse. À l'inverse, qui patauge, comme Marc, dans ses tourments, après une nuit comme celle-là, doit emprunter une autre voie. Celui-là doit accepter de descendre assez profondément dans ses tourments. Et laisser l'autre intact, ne pas attaquer sa cohérence. Simplement admettre et s'occuper de son propre cas.

Il n'y aurait pourtant qu'à l'ouvrir en deux, l'autre, un bon coup de scalpel, pour commencer de savoir ce qui peut être su de ce que c'est que ça, l'autre, et se faisant se rapprocher de soi. Une exploration bouchère salvatrice et initiatique.

Serait-ce vraiment plus efficace que l'introspection personnelle critique de son for intérieur, pour aboutir à la vérité de ce crime

sur le savoir, que le sexe laisse commettre sans dire un mot ? Marc se sent bien loin des gémissements de bobos qui s'allongent sur des divans de psychanalystes, comme d'autres prennent la pose dans des performances de genre, ou des installations artistiques contemporaines qu'il tient responsables des caricatures érotiques actuelles. Où sont abolis les efforts fournis par les plus laborieux pour se faire une place dans le paysage sexuel.

Il n'y a rien à voir, pense-t-il désabusé, ni de l'autre côté de soi-même ni à l'intérieur de l'autre, avec un coup de couteau ou de bistouri. Soit on est adéquat, soit on doit descendre dans la mine. Cette fausse alternative, ce non-choix, le brise depuis toujours, depuis sa plus tendre enfance qui n'a rien eu de simple.

Marc a des envies de crimes, à propos de ces questions toujours vives en lui, qui lui brouillent les idées. Dirigées contre lui-même, contre l'autre. Elles sont vaines. Il le sait. Mais leur pouvoir d'agir n'a jamais faibli. Tout ce qu'il vient de penser, depuis le réveil, avec l'impression de suivre un fil conducteur imposé, lui laisse déjà, rémanente pour des jours, la poisse de l'humeur jointe à celle du corps. Collant comme il l'est à lui-même de toujours. Il se sent mal né, bien plus que dans un « mauvais corps ».

La descente-gueule-de-bois est dure ce matin ; l'autre dort.

Marc a un peu mal à la tête, en plus de la fatigue. Ses idées sautent en tous sens. Des hordes de chevaux sauvages galopent dans sa tête. Il encaisse des trombes d'images noircies dans ses pensées, emportées par le flux du sang qui cogne aux parois de leurs vaisseaux d'idées, qui cheminent dans ce corps hésitant entre un élan fébrile, voire fiévreux, et l'épuisement complet qui ne libère rien, qui n'apaise pas. Cette sorte de soulagement que la fatigue extrême offre en certaines occasions, comme après l'orgasme, après une heure de RPM à la salle de gym ou bien encore, pense-t-il, à l'instant du dernier souffle.

Ce matin entre dans le top trois des pires matins de sa vie, se dit-il, le même qui se rejoue trop souvent, après une nuit un peu étrange elle aussi, une nuit pleine de sensations heureuses et agressives, toutes griffées du paradoxe que le sexe fait subir à la tendresse, mais pas seulement. Il s'est passé autre chose qu'il ne peut pas déjà dire ni même penser en secret. Une rencontre, se demande Marc, à nouveau, dans un éclair? Ou bien sont-ce les produits consommés qui déforment encore ses impressions, toutes ces choses de l'expérience vécue, au point qu'elles lui échappent? Peut-être a-t-il seulement rencontré enfin ce quelque chose de spécial qui active son désir, même s'il ne peut pas dire ce que c'est, seulement désigner celui qui semble le détenir, le posséder?

Il se pose et se repose à nouveau les mêmes questions, elles sont en orbite tout autour de lui. Toujours les mêmes, elles sont chaque fois renouvelées. Il craint d'avoir un jour à devenir fou pour y voir clair. Est-ce l'état ordinaire d'un lendemain de soirée ou bien un trouble de l'humeur ? Tiens, ça serait chic une petite bipolarité, avec option épisodes maniaques. Car il ne manque que cela au tableau, un petit matricule estampillé par le DSM, choisi dans l'innombrable menu de la statistique psychiatrique comportementale : 296.80 pour un trouble bipolaire non spécifique, ou bien un 296.56 avec épisode dépressif, ou encore un 296.42 avec épisode maniaque modéré.

Il aimerait avoir quitté la rencontre avant d'avoir rencontré, quitté ce lieu et ce risque, cette opportunité de voir une soirée ordinaire validée en rencontre. Qu'il faut chasser loin de soi.

Quitter bien avant de relever les indices et les marques qui témoigneraient qu'une rencontre s'est produite. Qu'elle ne demande, en quelque sorte, qu'à être reconnue comme telle par les intéressés pour être authentifiée, et les ouvrir à cette alerte continue qui ferait du sort de l'autre la pesanteur de l'un, pour les temps à venir : une histoire partagée.

Quitter ce risque d'avoir à se trouver soi-même, celui qui n'aura pas été lâché d'une semelle dans la séduction toujours factice, où la mêmeté de l'être s'illustre sans scrupule, incorruptible par le lien ou la solidarité. Il aimerait quitter, tout à

fait, ce risque et cette contrainte que l'autre active toujours lorsqu'on le rencontre, d'avoir quelque chose en soi d'une responsabilité pour lui, que l'on ne peut plus ne pas considérer du tout, depuis qu'il est entré à l'intérieur de sa vie personnelle affective, en s'introduisant préalablement dans son cul.

L'autre dort. Et il n'a pas vraiment l'air méchant ni dangereux vu d'ici. Que faut-il donc quitter en urgence ?

Marc voudrait écrire là-dessus, dans son journal intime ou dans un de ses projets de roman inaboutis. Il voudrait explorer ces vicissitudes trop humaines, cette intranquillité de l'être à vivre et supporter d'être vivant qui ne peuvent pas être confondues, mais le sont si souvent. Il le fera. La sensation que lui colle cette idée l'en informe et le commande. Il le fera, parce qu'il a quelque chose à faire savoir à l'autre, aux autres. Un quelque chose que les autres ne veulent pas savoir, qui pourtant leur manque terriblement. Ça, Marc le sait plus qu'il ne peut l'imaginer.

Il écrira pour se venger, se remettre de ce que cela lui fait de vivre ainsi, de faire ses expériences sans le décider, comme un destin. Il écrira au bord de sa détresse, au bord de quoi les germes d'une éthique érotique peuvent croître jusqu'à leur floraison.

C'est donc bien la revanche insatisfaite, la perte qui dort aux creux du monde sans reflet qui décide de la possibilité de se tenir

debout, dans la vie. C'est ce parfum de vengeance froide qui le verticalise, toutes les fois où il doit se redresser, se reprendre, affronter ce que le sexe lui a fait faute d'amour. Il doit se battre, il le fait. Il s'appuie au coin de l'effroi et de la rage. Si ce n'est son destin, c'est au moins sa méthode, sa manière pour se débrouiller avec le manque constitutif des êtres.

Saisissant cette possibilité, prélevée à la source — l'autre, Marc relève la tête, il ne pleure plus, il a retrouvé et confirmé son programme à la surface de ce corps amant. Ce que l'autre n'accueille pas de lui-même, Marc vise de lui en faire offrande. Lui faire savoir quelques vérités sexuelles jusque-là refusées pour le confort général et la paix des patrimoines. Comme s'il pouvait croire, impunément, avoir un quelconque effet sur quoi que ce soit.

L'ordinaire de la névrose est son affaire, de toujours. Marc peut saisir au vol ce qui fait le symptôme de l'autre et s'en faire une perspective personnelle, un devoir.

Le temps de penser à tout cela, le voilà prêt de la porte d'entrée de l'appartement. À moitié habillé, son smartphone en main, il sort et termine de se vêtir sur le palier, dans un soulagement souriant. Il ne sait même pas comment ses pensées ont pu enjamber ce garçon, éviter le chat, rester silencieuses pour s'échapper. Il va pouvoir sortir, et rentrer chez lui. Il ne laissera

rien, espère-t-il, sauf son numéro de téléphone qu'il a échangé avec celui de Paul.